



Aux armes, Brésiliens! Joaquim Pedro Andrade à la Cinémathèque

Commençons par un début, celui de *Macunaïma* (1968), deuxième film de Joaquim Pedro Andrade, cinéaste phare et méconnu du *Cinema Novo*, dont Glauber Rocha fut le chef de file. Réalisateur de six films et d'une ribambelle de courts-métrages, Joaquim Pedro Andrade est l'auteur d'une œuvre aussi structurée que déroutante dont la Cinémathèque propose aujourd'hui l'intégrale.

Un homme, qui ressemble à une sorcière, pousse un cri au fond d'une cahute du Venezuela. De ses jambes écartées tombe un bébé, nu comme un ver. Mais l'enfant est déjà un adulte, un Noir joufflu et fripé aussitôt baptisé Macunaïma et interprété par Grande Otelo, star des *chanchadas* (comédies musicales populaires paro-

diant celles de Hollywood) et acteur fétiche du *Cinema Novo*. Quelques minutes plus tard, en plein cœur de la jungle, Macunaïma se jette sous une fontaine magique et se métamorphose aussitôt en un bel étalon blanc (Jose Paulo).

Noir et blanc, soit l'identité brésilienne concentrée en un personnage biface, Macunaïma et ses frères partent pour la ville et affrontent pléthore de situations cocasses et de personnages insolites, reflétant chacun l'état kaléidoscopique d'un pays alors soumis à une dictature militaire. Aventures picaresques donc, où l'on croise successivement une guerillera sexy qui mesure sa motivation révolutionnaire aux liasses de billets accumulées, des charlatans en batterie vendant aux pauvres des poules aux œufs de merde et un patron obèse, sorte d'ogre grotesque dévorant la richesse d'un pays à coups d'orgies cannibales et détenteur d'un talisman porte-bonheur.

Avec *Antonio das Mortes* de Glauber Rocha et *Les Dieux et les morts* de Ruy Guerra, *Macunaïma* (littéralement, le « héros sans caractères ») constitue

l'une des pierres de touche du tropicalisme, mouvement avant-gardiste caractérisé par un goût immodéré du kitsch et de l'imaginaire. Joaquim Pedro Andrade signe ici un film critique et patriotique, un chant d'amour sensuel au peuple brésilien dont, à travers son « héros » hédoniste, il ne tait aucun des travers (le manque de combativité, le peu d'estime de soi et une candeur prompt à gober la moindre fiction politique).

Pourtant, sous la surface d'un récit faussement décousu, affleure bientôt une espèce de mélancolie désinvolte (ou légère) qui finit par structurer le film jusqu'à une dernière image extraordinaire. S'il appartient pleinement au courant phare du cinéma poético-réaliste né à la fin des années soixante au Brésil, Joaquim Pedro Andrade s'en distingue nettement par sa volonté de revisiter les classiques du patrimoine culturel et historique de son pays, mais en les intégrant à des formes populaires (télénovela, théâtre de boulevard, spectacles de rue, etc.). En effet, tous ses films sont des adaptations libres d'incunables de la littérature nationale: *Macu-*

naïma est tiré du roman éponyme de Mario de Andrade, *Guerre conjugale* retrace des nouvelles de Dalton Trevisan tandis que *Les Conspirateurs*, tourné au moment du cent cinquantième anniversaire de l'indépendance brésilienne, en 1972, choisit de raconter le destin malheureux de Tirandentes, héros du peuple devenu martyr, exécuté en 1792 à l'issue d'une révolution avortée.

Voici donc une œuvre populaire et foisonnante, imprévisible surtout, capable de changer de registre d'un plan à l'autre, comme *Guerre conjugale* (1972), comédie féroce que l'on pourrait croire italienne si Andrade ne maintenait sans cesse la possibilité que les conflits qui opposent trois hommes d'âges différents à des hordes de femmes (d'une lolita à une putana décrépite) s'abîment vraiment dans le tragique.

JEAN-BAPTISTE THORET

- Au cinéma: *Macunaïma* (ressortie en copies neuves le 20 juin).
- À la Cinémathèque française: du 13 au 24 juin, intégrale des films de Joaquim Pedro Andrade
- En DVD: coffret Joaquim Pedro Andrade (Carlotta), disponible à partir du 4 juillet.